

LE REPENTIR

Personne ne saurait vraiment reconnaître son péché, sans avoir au même moment reconnu Dieu. Non pas au préalable, ou après coup, mais au même instant, dans la même et unique intuition spirituelle. Aussi longtemps que cette révélation n'a pas eu lieu, le péché n'est encore pour l'homme que la transgression d'une loi ou d'un précepte, identifiable par la raison et par un sens moral plus ou moins affiné. Il peut encore tourmenter sa conscience, peser plus ou moins lourdement sur son cœur et y produire à proportion la douleur d'un certain remords. Mais il n'est pas encore ce moment d'une rencontre privilégiée et unique. En effet, le péché, au moment où Dieu le pardonne et où, pour ainsi dire, il le récupère et le restitue en grâce, devient, contre toute attente, le lieu où Dieu se rend sensible au cœur de l'homme.

Peut-être même n'y a-t-il pas d'autre chemin pour rencontrer vraiment Dieu ici-bas, en dehors de celui du repentir. Comme le fait remarquer l'un des apôtres peut-être parmi les plus anciens : «Pleurer, c'est la voie que nous ont transmise l'Écriture et les Pères en disant "Pleurez", car il n'y a pas d'autre voie que celle-là». Avant l'expérience du repentir, Dieu n'est encore qu'un mot, un concept analogique - c'est-à-dire parfaitement et tragiquement insuffisant - un pressentiment, un désir, le « Dieu des philosophes et des poètes », mais il n'est pas encore le Dieu qui se révèle par un excès d'amour, le Dieu « lent à la colère et riche en tendresse ». Et le pécheur, de son côté, en est réduit, ou bien à ployer sous le poids de sa faute, ou bien, au contraire, à se révolter pour s'en débarrasser dans un sursaut désespéré ; un sursaut qui rejette le pécheur sur lui-même, et risque d'obstruer pour longtemps le chemin au bout duquel Dieu l'attendait : celui du repentir où tout homme est appelé, en mesurant le gouffre de sa faiblesse, à découvrir l'abîme de la miséricorde, au moment même où l'un comble l'autre et l'engloutit.

Avant une telle expérience, toute connaissance sur Dieu est fragmentaire, même si nous sommes capables de discourir sur les antinomies d'un Dieu qui se révèle à la fois colère et amour, vigueur et tendresse. Ces oppositions qui sont purement de raison, même si elles sont offertes à notre réflexion par la Bible, ne se résoudreont que le jour où, en vrais pécheurs qui auront enfin reconnu et confessé leur péché, nous nous trouverons, en Jésus, face au vrai Dieu, venu non pas pour les justes mais pour les pécheurs, et qui se réjouit de voir ces derniers précéder les premiers dans le Royaume.

C'est uniquement cette rencontre qui crée en l'homme la *metanoia*, ce retournement du *noûs*, la volte-face du cœur, où l'homme se dessaisit de toute prétention de justice, de toute ambition de sainteté même, où il cède devant Dieu et se livre à lui. Il s'aperçoit alors que l'étincelle de la colère un instant redoutée s'est muée instantanément - s'était même déjà muée au préalable - en un brasier de tendresse infinie, celle d'un Dieu qui est un « feu consumant », mais qui consume par l'amour.

Aussi longtemps qu'une pareille rencontre ne s'est pas produite, le parcours spirituel et les efforts pour y progresser reflètent une même ambiguïté, et font courir les mêmes risques : fervent, le croyant est menacé de scrupules ; fidèle, il peut terminer en pharisien ; épris de liberté spirituelle, il risque de se fourvoyer dans l'illusion du libertaire, perpétuel contestataire. Car les repères de son progrès se situent encore à l'extérieur de lui-même. Il est incapable de vivre à partir de son cœur, un «cœur de pierre » qui n'a pas encore été ni blessé ni brisé par la miséricorde. Sa perfection, si perfection il y a, est celle, fort respectable par ailleurs, d'un homme probe, muni d'excellents principes, à la rigueur celle d'un « saint laïc ». Mais que doit-elle à la grâce ?

C'est trop peu dire que de constater que le «repentir» n'est guère en honneur aujourd'hui. Il a sombré en même temps que s'est raréfiée la pratique de la confession sacramentelle, à laquelle il était peut-être maladroitement et trop exclusivement attaché. Les symptômes de cette désaffection sont nombreux, et même le vocabulaire qui pendant des siècles servait à l'exprimer se trouve dévalué. La «contrition» évoque-t-elle autre chose, au moins pour une oreille catholique, qu'une formule apprise jadis, dont la récitation était requise pour l'absolution de certains péchés plus graves ? Et qui d'entre nous voudrait afficher un air « componct », à supposer qu'il saisisse encore la signification exacte de ce mot si désuet qu'il prête plutôt à sourire ? N'a-t-on pas récemment découvert une communauté chrétienne dont le pasteur avait décidé d'expurger l'*Ave Maria* traditionnel de l'expression «pauvres pécheurs». Pauvres pécheurs ! vraiment, cela avait trop le parfum d'une autre époque !

Les causes de cette désaffection sont sans doute variées. Dans une certaine pratique chrétienne, le repentir a été probablement victime du sentiment exagéré de culpabilité qui hante l'inconscient de tant de nos contemporains,

et qui, pendant longtemps, a été plus particulièrement sensible chez les croyants. Un recours parfois maladif et obsessionnel au sacrement de pénitence en constituait le symptôme. Ce soupçon d'une malheureuse collusion entre le repentir spirituel et la culpabilité psychologique ne manque pas de fondements dans la réalité. Je me souviens de l'impression pénible que m'ont laissée les quelques confessions de chrétiens que j'ai pu entendre il y a déjà un demi-siècle, alors que je me trouvais hors du monastère, comme étudiant à Rome. Parmi ces pénitents occasionnels, beaucoup semblaient littéralement frappés de terreur, et cherchaient avant tout à se disculper en inventant toutes sortes de circonstances atténuantes. Du vrai repentir qui, en confessant loyalement son péché, se réjouit en même temps de pouvoir confesser la miséricorde, il n'y avait souvent pas la moindre trace. Ces personnes étaient sûrement sincères, mais elles cherchaient avant tout à se libérer d'un terrible poids de culpabilité pesant sur leur conscience, et de la perspective d'un châtement, supposé éternel, telle une épée de Damoclès suspendue au-dessus de leur tête. Elles donnaient parfois l'impression de venir se procurer un « calmant » ou un « tranquillisant » auprès du confesseur, dont l'effet était d'ailleurs fort limité, puisqu'il ne les empêchait nullement de « retomber » à bref délai.

L'occasion me fut un jour donnée de m'ouvrir de ce malaise à un vieux moine bénédictin qui, à l'époque, exerçait le ministère de Grand Pénitencier dans la basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs. Il était l'un des rares confesseurs qui possédait les pouvoirs délégués pour absoudre de certains péchés particulièrement graves, même ceux que le Droit réservait au souverain pontife en personne. Il n'avait probablement plus rien à apprendre sur le ministère du confessionnal et sur la fragilité de la nature humaine. Grâce à Dieu, il possédait aussi une sensibilité évangélique profonde, qu'accompagnait chez lui un redoutable sens de l'humour, ce qui ne gâtait rien. À ma perplexité, il se contenta de répliquer : « Mon cher Père, dites-vous bien que pour être un bon confesseur, il faut bien savoir le dogme, et "avoir su" la théologie morale. » Le dogme, c'est bien celui de l'amour infini de Dieu pour chacune de ses créatures, et dont même le plus grand des pécheurs n'est jamais exclu. Dieu pouvait-il être représenté d'une façon plus éloquente qu'à travers la figure du père de l'enfant prodigue, attendant le pécheur, s'élançant à sa rencontre, et le réinstallant sans tarder dans tous les privilèges de sa filiation ?

Dom André Louf

ISAAC LE SYRIEN

« Bienheureux l'homme qui connaît sa propre faiblesse. »

« Celui qui connaît ses péchés [...] est plus grand que celui qui ressuscite les morts par sa prière. Celui qui pleure une heure sur son âme est plus grand que celui qui est au service du monde entier [...]. Celui qui a été jugé digne de se voir (tel qu'il est) est plus grand que celui auquel il a été donné de voir les anges. »

« Celui qui possède le véritable repentir est un martyr vivant. Les larmes prévalent sur le sang [...] et le repentir prévaut sur le martyre. Le martyre des larmes précédera celui du sang, lorsque nous recevrons la couronne. Les martyrs recevront la couronne en même temps que les autres ; mais ceux qui vivaient dans le repentir, avant les autres. »